



**HAL**  
open science

## Littérature et vie littéraire à Strasbourg autour de 1770

Christophe Didier

► **To cite this version:**

Christophe Didier. Littérature et vie littéraire à Strasbourg autour de 1770. Florian Siffer; Aude Therstappen. Goethe à Strasbourg 1770-1771. L'éveil d'un génie, Editions des musées de Strasbourg, pp.133-151, 2020, 9782351251744. hal-04352029

**HAL Id: hal-04352029**

**<https://hal.science/hal-04352029>**

Submitted on 21 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LITTÉRATURE ET VIE LITTÉRAIRE À STRASBOURG AUTOUR DE 1770

CHRISTOPHE DIDIER

**Constellations et rencontres.** En 1770, à Strasbourg, Goethe fait la connaissance du juriste Jean-Daniel Salzmann (1722-1812), homme d'influence qui avait regroupé autour de lui un cercle d'intellectuels ; il éditera, en 1776, un recueil des conférences prononcées par Salzmann au sein de ce cercle entre 1772 et 1774, les *Courtes études sur quelques sujets importants d'instruction religieuse et d'éthique (Kurze Abhandlungen über einige wichtige Gegenstände aus der Religions- und Sittenlehre)* (fig. 1). Il fait aussi la rencontre (capitale) de Johann Gottfried Herder sur laquelle nous ne nous attarderons pas, celle-ci étant traitée dans l'article de Raymond Heitz (voir p. 33). Signalons toutefois qu'Herder, qui avait, avant de venir à Strasbourg, rencontré Denis Diderot à Paris, sera plus tard traduit en français par Edgar Quinet dont la première épouse était allemande<sup>1</sup>. Des œuvres que Goethe a méditées à Strasbourg ou publiées peu après, comme *Faust* ou *Il était un roi de Thulé (Der König von Thule)*, ont été traduites ultérieurement par Gérard de Nerval, autre illustre visiteur strasbourgeois.

Non loin de là, à Colmar, Theophil Conrad Pfeffel fonde également en 1760 une « société de lecture » (*Leseegesellschaft*) limitée à douze membres, mais qui entretient un réseau de correspondants extérieurs, parmi lesquels Johann Georg Schlosser, beau-frère de Goethe et ami intime de Pfeffel, ou encore François-Christian Lersé, ami de Goethe à Strasbourg et que ce dernier a immortalisé avec la figure du « wackerer Lersé » (« Lersé le brave ») dans *Goetz de Berlichingen (Götz von Berlichingen)*. Pfeffel s'était rendu à Halle en 1751 pour y étudier le droit ; son précepteur d'alors, Friedrich Maximilian Mauriti, était l'oncle de la femme de Herder. Le même Pfeffel, au centre d'une belle constellation intellectuelle, lorsqu'il conçoit en 1770 le projet de créer une école française à Colmar, s'inspire de la doctrine de Bernard Basedow, philosophe et essayiste avec qui Goethe a aussi été en relation, dans les années 1774-1775. Germaine de Staël, qui a peut-être croisé Pfeffel au cours des voyages de sa famille en Alsace (et rencontrera plus tard Goethe et Schiller à Weimar), connaissait en tout cas des épisodes de sa vie qu'elle a utilisés pour un personnage aveugle de *Delphine*, monsieur de Belmont. Et parmi le cercle de jeunes filles savantes dans le sillage de Pfeffel, Octavie de Berckheim épousa son cousin Fritz von Stein, grand propriétaire en Thuringe et très proche parent du mari de la future amie de Goethe, Charlotte von Stein. Enfin, il nous faut rappeler ici que Pfeffel s'est vu offrir en 1802 par le grand-duc de Weimar Karl August la place de directeur de l'Institut français qui avait été fondé en 1793 par un Grenoblois ayant émigré dans la ville. Pfeffel refusa en raison de son âge<sup>2</sup>.

À Strasbourg, une semblable constellation se dessine autour des deux Salzmann, Jean-Daniel déjà cité et son cousin Friedrich Rudolf (1749-1821). Ce dernier, précepteur à Nassau en 1773 auprès d'un baron von Stein, fondateur ensuite de la Librairie académique dont il sera question plus loin, propriétaire et rédacteur en chef de revues, avait tout un réseau de correspondants, dont Jakob Michael Reinhold Lenz et Johann Caspar Lavater qu'il avait connu dans le cadre de la franc-maçonnerie, à peu près à la même époque (le milieu des années 1770) où celui-ci rencontrait Goethe. À partir du printemps 1771, Lenz

s'était joint au cercle d'amis de ce dernier, à côté de Lersé et de J.-D. Salzmann. Les amis fréquentent le théâtre allemand de Strasbourg où se produit fréquemment la troupe de Theobald Marchand, un enfant de la ville qui devient ensuite, en 1777 et pour une année, directeur du Hoftheater de Mannheim où il fut remplacé par Wolfgang Heribert von Dalberg, celui-là même qui fit représenter, en 1782, *Les Brigands (Die Räuber)* de Schiller. Autour des Salzmann et du cercle d'amis de Goethe gravitent aussi les Strasbourgeois Louis Ramond de Carbonnières (1755-1827), dont la première œuvre *Les Dernières Aventures du jeune d'Olban* (fig. 3) sera rééditée après sa mort par Charles Nodier et auquel Sainte-Beuve consacra trois *Lundis* en 1854, ainsi qu'Heinrich Leopold Wagner (1747-1779), l'auteur de la célèbre *Infanticide (Die Kindermörderin)* (fig. 2), qui procède d'une certaine manière un peu de *Faust*<sup>3</sup> et fut lue pour la première fois à Strasbourg en 1776. Wagner, qui connaissait le beau-frère de Goethe déjà mentionné et a fréquenté de même Johann Lorenz Blessig, Bernard-Frédéric de Turckheim (le mari de Lili Schönemann), Friedrich Maximilian Klingler (l'auteur de la pièce *Sturm und Drang*), Christoph Martin Wieland et bien d'autres, a traduit Shakespeare et Louis Sébastien Mercier.

Notons pour finir ce tour d'horizon des rencontres, connexions et connivences que les philologues strasbourgeois Johann Georg Scherz (1678-1754) et Jérémie-Jacques Oberlin (1735-1806, le frère du pasteur du Ban-de-la-Roche qui devait accueillir chez lui un Lenz à la dérive) ont par leurs recherches puissamment aidé à l'édification de l'œuvre monumentale de Jakob Grimm<sup>4</sup>.

**Strasbourg, ville-carrefour.** Les diverses études qui se sont attachées à l'histoire de la vie intellectuelle à Strasbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle ont régulièrement mis en évidence à quel point la création littéraire de l'époque avait pu être en retrait, ne serait-ce qu'avec le siècle précédent qui avait vu œuvrer un Johann Michael Moscherosch, pour ne rien dire de la Renaissance<sup>5</sup>. La difficulté d'être une ville allemande en France<sup>6</sup> a souvent été

pointée comme un facteur plutôt handicapant pour la création littéraire – nous y reviendrons. Il n'en demeure pas moins (et le début de cet essai le montre) que sa situation de ville-frontière en fait de façon presque naturelle une plaque tournante des idées et un lieu de rencontre des personnes et des livres. Goethe était-il venu chercher autre chose, lui qui a pu parler du « ton bâtard » de la ville<sup>7</sup> ? De fait, les intellectuels déjà nommés ont tous en commun d'avoir voulu se poser en intermédiaires entre deux langues et deux cultures : Pfeffel, qui parlait allemand et français, s'est illustré aussi dans la traduction, et sa société de lecture (*Leseegesellschaft*) se proposait d'étudier des ouvrages des deux langues et ce faisant, d'établir un pont entre productions littéraires des deux nations. Faire de Strasbourg un centre d'échanges entre les deux cultures est de surcroît un but revendiqué de la « Librairie académique » (*Akademische Buchhandlung*) de F. R. Salzmann ; ce rôle d'intermédiaire est d'ailleurs reconnu à Paris même, en 1786, par le directeur de la librairie, pour qui Strasbourg est le « point de réunion ou de communication entre les deux langues en tout ce qui tient à la littérature<sup>8</sup> ». Les mêmes buts sont poursuivis par les fondateurs d'un des hebdomadaires majeurs de l'époque, les *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten* (fig. 4), et l'une de ses têtes pensantes, le philosophe et théologien Johann Lorenz Blessig (1747-1816). Les recensions qu'on y lit, à partir de 1782, sur les parutions de l'Alsace et des régions allemandes voisines, tout comme de la France, des Pays-Bas et de bien d'autres pays d'Europe en disent assez le but, souligné à Strasbourg même par le prêtre royal Gérard, pour qui faire connaître en Allemagne les productions littéraires de la France ne peut que cimenter les liens entre les deux nations dont Strasbourg est le point de contact et de réunion. De fait, si l'on quitte la littérature au sens strict, Strasbourg est un lieu important de traduction d'ouvrages scientifiques, notamment de l'allemand au français. Rappelons ici que J.-J. Oberlin, lequel s'occupait tout autant de dialectes français que de poésie médiévale allemande, a suscité des recherches en France : ne citons que les *Éléments de la langue des Gomerites ou Bretons* de Jacques Le Brigant (1779), dédiés à Oberlin car publiés grâce à

son impulsion. Enfin, pour revenir à la littérature, n'oublions pas qu'en 1770-1771 existaient à Strasbourg un théâtre allemand et un théâtre français, les deux de bonne qualité et où l'on pouvait applaudir, souvent peu de temps après leur sortie, pièces récentes et acteurs à succès<sup>9</sup>.

Rien d'étonnant donc si, en cette fin du xviii<sup>e</sup> siècle, certains entrevoient déjà le rôle de trait d'union entre deux cultures que peut jouer l'Alsace... et qui n'est pas sans évoquer, un siècle plus tard, l'aventure elle aussi littéraire de René Schickele et du groupe des jeunes *Stürmer*. L'adaptation et la traduction ont un rôle considérable dans la littérature du temps ; si ce constat ne vaut évidemment pas que pour Strasbourg, il trouve dans la ville un écho particulièrement périlleux.

**Sociétés littéraires.** Strasbourg, en cette fin du xviii<sup>e</sup> siècle une ville moyenne à l'échelle européenne et dont la croissance a plutôt ralenti depuis 1681, est toutefois pourvue d'une université à l'histoire déjà ancienne. Mais celle-ci est alors en déclin, le nombre d'étudiants ayant fort baissé depuis l'annexion à la France qui a vu le recrutement, de fait, essentiellement limité à la ville et à sa région ; quand on vient d'ailleurs à Strasbourg, c'est surtout, comme Goethe, pour se familiariser avec le français. En outre, l'université protestante apparaît aux jeunes intellectuels comme une institution arc-boutée sur ses droits et ses privilèges et peu ouverte à la nouveauté<sup>10</sup>. C'est en partie pour échapper à sa tutelle étroite et favoriser les recherches dans des domaines nouveaux que se créent, surtout à partir de 1760, cercles culturels et sociétés littéraires où se rencontrent des intellectuels désireux de regrouper, hors de l'« *alma mater* », les esprits curieux et cultivés.

Se réunissent ainsi, probablement dès le début des années 1760, une dizaine de personnes autour de J.-D. Salzmann. Elles se retrouvent régulièrement à la table d'hôtes de « Mamsell Lauth », rue de l'Ail, constituant une société informelle tantôt appelée « *Tischgesellschaft* » ou « *Societät* » par Goethe, tantôt « *Gesellschaft der schönen Wissenschaften* » par Lenz et Jung-

Stilling<sup>11</sup>. On y discute littérature (un peu), morale et religion (surtout). L'importance de ce cercle culturel, tout comme l'influence de Salzmann auprès du jeune Goethe ont toujours été soulignées, ce pourquoi nous n'y reviendrons pas ici. Le fait le plus saillant, pour le sujet qui nous importe, est le rôle moteur que l'étudiant francfortois, avec les personnalités qu'il draine, va y jouer en un laps de temps somme toute assez bref. À la fin de 1770 en effet, le nombre de participants a doublé, et l'on fréquente – ou est en relation avec – des personnalités comme Jung-Stilling, Lenz, H. L. Wagner ou Herder. Certes, les membres les plus illustres n'y restent que le temps de leurs études (ou de leurs affaires à Strasbourg), mais leur influence va perdurer, grâce surtout à Lenz, nommé membre honoraire de la « société » en 1772 et qui continue de lui communiquer ses textes. L'entrepreneur Lenz, demeuré en contact étroit avec les intellectuels strasbourgeois jusqu'en 1776, constate dans une lettre célèbre envoyée à Goethe en 1775 que l'agitation préromantique du *Sturm und Drang* que ce dernier avait pu susciter lors de son séjour, et dont Lenz était, avec Herder, un incontestable champion, n'occupe plus guère le sage, mais peu littéraire J.-D. Salzmann. C'est donc pour insuffler une nouvelle vie à ce cercle, et pour répondre de même aux aspirations de jeunes Strasbourgeois qu'il fréquentait, que Lenz fonde le 8 octobre 1775 une société en bonne et due forme, la « Deutsche Gesellschaft ». Les jeunes gens qui l'entourent sont encore aujourd'hui des noms connus de l'histoire de Strasbourg ; deux d'entre eux, J. L. Blessig et F. R. Salzmann, reviennent alors de leur « tour d'Allemagne » effectué après leurs études strasbourgeoises, et notamment de Göttingen où ils avaient pu assister (en particulier lors de fêtes en l'honneur de Klopstock) au mouvement de renaissance poétique allemande qui s'y manifestait. Nul doute qu'ils ne furent sensibles à l'invitation de Lenz, en qui ils pouvaient voir une incarnation de leurs aspirations, de renouveler en profondeur la modeste « Societät ». S'inspirant de Friedrich Gottlieb Klopstock qui venait de fonder à Mannheim une semblable « Deutsche Gesellschaft », Lenz veut asseoir la sienne sur des bases solides et la dote d'un règlement sur lequel nous sommes

encore renseignés<sup>12</sup>. Et afin de diffuser plus largement les débats qui s'y tenaient, la Deutsche Gesellschaft mit en place un organe destiné à publier les travaux de ses membres et de ses collaborateurs ; ce fut l'hebdomadaire *Der Bürgerfreund*, dont le premier numéro parut en janvier 1776 (fig. 5).

La société et sa revue furent éphémères : l'une cessa ses activités en janvier 1777, l'autre en décembre de la même année. Mais cette brève période peut, avec le recul, être qualifiée de brillante<sup>13</sup>. De la lecture des *Soldats (Die Soldaten)* de Lenz à celle de *L'Infanticide* de Wagner, il est incontestable que les deux années où vécut la Deutsche Gesellschaft furent une période d'intense activité créatrice pour ses membres les plus fameux. *Le Bürgerfreund* en témoigne lui aussi, par la publication de trois poèmes d'H. L. Wagner et surtout de textes de Lenz, parmi lesquels des extraits, à la sortie de la pièce, des *Soldats*<sup>14</sup>.

**Journaux et cercles de lecture.** Le cadre de cet article ne permet pas de s'attarder sur les raisons du caractère éphémère de la société de Lenz et de son journal. Rappelons simplement ce que les études sur cette période ont maintes fois souligné : le *Bürgerfreund* a souffert du hiatus entre les ambitions de ses éléments les plus ouverts aux nouveautés du temps et le public qu'il pouvait essentiellement toucher, à savoir la moyenne bourgeoisie protestante dont les attentes étaient autres. Trop timide pour les intellectuels cosmopolites qui étaient les souscripteurs de départ, trop audacieux pour une bourgeoisie commerçante et artisanale qui était à même de le faire vivre, il ne sut pas en définitive trouver son public (il n'eut que quatre-vingts abonnés). Mais ce qui demeurait les préoccupations d'une partie de la bourgeoisie strasbourgeoise à la veille de la Révolution ne disparut pas avec la mort d'un périodique, et l'on en retrouve l'héritage (ainsi que celui de la Deutsche Gesellschaft) une décennie plus tard, lorsque est fondé en 1782, sous l'impulsion de Blessig, un autre hebdomadaire littéraire, les *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten*. Ce périodique, dont F. R. Salzmann était le copropriétaire et le rédacteur en chef, eut lui

aussi une vie assez brève (il cessa de paraître en 1785), sans qu'on sache exactement les raisons de cette brièveté. L'hebdomadaire de langue allemande (comme l'était le *Bürgerfreund*) discutait des nouvelles productions littéraires et artistiques, françaises comme allemandes, sous la forme de comptes rendus exprimant des goûts qui ne différaient guère de l'opinion commune d'autres publications allemandes contemporaines<sup>15</sup>. Les belles-lettres, et à l'intérieur du genre, le roman s'y taillaient une place de choix. Le journal répondait incontestablement à la demande d'un public imprégné de l'esprit des Lumières, et il eut plus de succès que le *Bürgerfreund*. Mais de façon générale, la « librairie des Lumières », comme on a déjà pu le remarquer, reste fragile à Strasbourg, ville moyenne avec un vivier de lecteurs limité dont ceux qui sont potentiellement les plus actifs, les étudiants ou encore les hauts fonctionnaires, n'y résident habituellement pas longtemps. Signalons toutefois une exception par sa relative longévité, le *Magazin für Frauenzimmer* (Magazine pour les dames) (fig. 6) qui parut de 1782 à 1791 sous la direction d'un professeur de Bouxwiller, David Christian Seybold, et témoignait d'une bonne ouverture de l'Alsace aux mouvements intellectuels contemporains (le premier magazine du genre, émule allemande de l'*Almanach des Muses* parisien lancé en 1765, était paru en 1770 à Göttingen<sup>16</sup>). Proposant textes littéraires de divertissement ou exposés de vulgarisation scientifique, il disposait en outre d'un réseau de correspondants dans différentes villes allemandes (parmi lesquels Dorothea von Schlözer et Sophie Laroche).

Les milieux cultivés de Strasbourg se retrouvent également, pour découvrir toutes ces publications, dans des salons ou cercles de lecture (« Journalzirkel »), dont la plupart sont ouverts par les libraires locaux. Le plus important se trouvait à l'étage du Schwedisches Kaffeehaus, sis Paradeplatz (l'actuelle place Kléber) ; ouvert de 9 h à 21 h, il proposait un vaste choix de journaux, de même que quelques nouveautés de l'édition que l'on pouvait emprunter moyennant un abonnement. Des libraires comme Koenig ou Stockdorff eurent aussi (et ce dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle), en annexe à leurs boutiques, leurs salons de

lecture. Par ce biais, ils contribuèrent à ce qui était un but revendiqué des revues que nous avons évoquées : mettre l'écrit à la portée des classes moyennes et populaires.

**Librairie et édition.** L'activité intellectuelle à Strasbourg pendant la période est donc incontestable. Les quelques faiblesses que nous avons pu constater ne sauraient occulter un mouvement continu des idées, des hommes et des livres. À cet égard, la situation de la ville à la frontière de différentes aires culturelles est un indéniable avantage pour l'édition. Des études ont mis en évidence la vitalité de la librairie strasbourgeoise au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ne se dément à aucun moment (il y avait dix librairies dans la ville au milieu du siècle, et six en 1789) et se voit aussi dans les bons chiffres de la production éditoriale (de 1785 à 1794, cinquante à soixante livres paraissent à Strasbourg chaque année)<sup>17</sup>. Or les libraires, qui cherchent à élargir leur clientèle au-delà du vivier traditionnel du clergé et de l'université, se mettent à fréquenter les sociétés littéraires et culturelles, voire à participer à leur création. En un sens, la profession de libraire s'« intellectualise », ce que révèle bien l'exemple de F. R. Salzmänn (encore lui !), membre de la Deutsche Gesellschaft et d'autres sociétés, éditeur de revues et fondateur, en 1783, de l'« Akademische Buchhandlung (Librairie académique) dont l'orientation idéologique est en filiation directe avec les débats suscités au sein de la Deutsche Gesellschaft. Le projet de Salzmänn a ceci d'intéressant qu'il associe à une librairie un journal littéraire (les *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten*) et une maison d'édition ; il montre parfaitement la perméabilité entre le public des librairies et celui des sociétés littéraires et savantes, lesquelles partagent les mêmes idées. Malgré leur nombre limité, leur participation régulière à des revues et leur appartenance à des réseaux intellectuels transnationaux ont permis d'assurer le rayonnement des lettres qui était déjà un des buts de l'informelle « Tischgesellschaft », puis de la Deutsche Gesellschaft, et ce faisant, d'introduire dans la province les écrivains de la dernière génération (Goethe, Klopstock, Lenz ou

Wagner)<sup>18</sup>. L'activité éditoriale de Salzmann (il avait racheté le *Magazin für Frauenzimmer* et éditait un autre journal de recensions, *L'Avant-coureur*, qui tirait à 1 300 exemplaires) est en tout cas bien caractéristique de son époque par le but qu'elle se fixe d'abattre les barrières entre cabinet de travail et vie courante et de réunir les hommes par le lien de connaissances profitables à tous<sup>19</sup>.

**Création et réception.** Quelles conclusions tirer au bout de ce tour d'horizon de la vie littéraire à Strasbourg en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle ? On a déjà souligné au début de cette étude l'absence d'une création littéraire propre, si l'on excepte la courte période 1770-1777 et la réunion momentanée, due somme toute plus au hasard qu'à un rôle spécifiquement attractif de Strasbourg, de Goethe et des « comètes » Lenz et Wagner. Il est en tout cas significatif que les quelques autres auteurs alsaciens de cette époque dont les noms sont parvenus jusqu'à nous<sup>20</sup> ne peuvent s'apprécier qu'à l'aune d'une filiation directe avec le *Sturm und Drang* et la façon dont il prenait corps au sein des sociétés marquées par le passage de Goethe et de Lenz : ainsi Louis Ramond de Carbonnières, étudiant à Strasbourg en 1774-1775 et dont l'activité littéraire est indissociable de l'influence exercée sur lui par ces deux écrivains<sup>21</sup>. Un autre nom important de la période est celui d'un exact contemporain de Ramond, Jean-Henri-Ferdinand Schwingdenhammer (1761-1830) qui fit franciser son nom en Lamartelière. Né à Ferrette, il fit une partie de ses études en Allemagne où il aurait été le condisciple de Schiller<sup>22</sup>. Quoiqu'il n'ait pas eu de liens avérés avec les écrivains strasbourgeois du *Sturm und Drang*, c'est pourtant cette filiation qui l'a fait passer à la postérité, avec ses deux drames inspirés des *Brigands* de Schiller<sup>23</sup> et les traductions qu'il a fait jouer à Paris, comme celle de *Fiesco* en 1824.

On touche ici à un des points essentiels (régulièrement mis en avant par les historiens de la période<sup>24</sup>) et qui tient à la situation même de Strasbourg à cette époque : la difficulté d'être une ville allemande culturellement, et française politiquement.

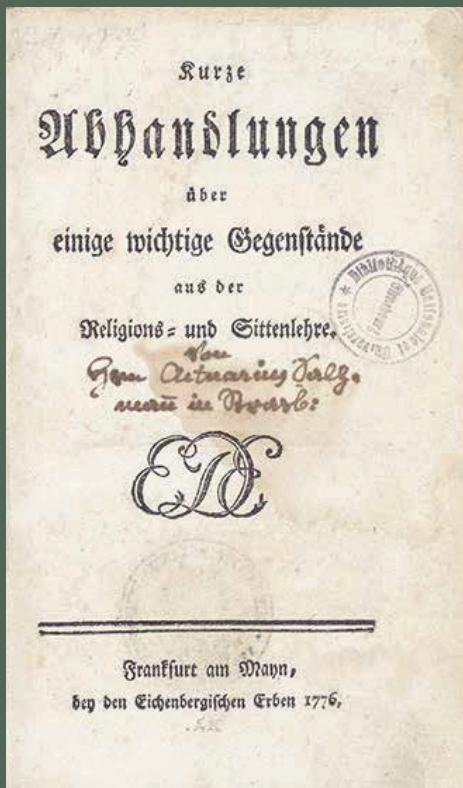
Ce paradoxe a souvent été pointé comme un facteur de paralysie pour la création littéraire ; le français, langue de la « mère-patrie » officielle, est encore dans les années 1770 une langue étrangère pour l'immense majorité de la population strasbourgeoise. Quand on écrit (et tous les exemples cités le montrent), c'est en allemand, et par voie de conséquence, c'est en territoire germanophone que l'écrit se diffuse. L'écrivain français ne peut faire carrière à Strasbourg ; l'écrivain allemand la fera plus efficacement ailleurs.

Cette difficulté se voit bien avec l'échec des différentes tentatives de proposer des équivalents francophones aux revues ou aux sociétés que nous avons pu croiser : ainsi le projet d'une édition française des *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten*, avec le nom envisagé de « Gazette littéraire française » et qui aurait dû « répandre le goût, l'étude et l'habitude de la langue française » dans une ville encore très largement germanophone échoue, malgré un fort soutien des autorités ; on peut encore évoquer ici la tentative de Blessig de lancer, en 1779, une académie provinciale destinée à établir un pont entre France et Allemagne et qui aurait été pourvue d'un journal bilingue – là encore un échec, malgré l'appui de personnalités comme J.-J. Oberlin (et face à l'université qui craint de perdre son monopole...).

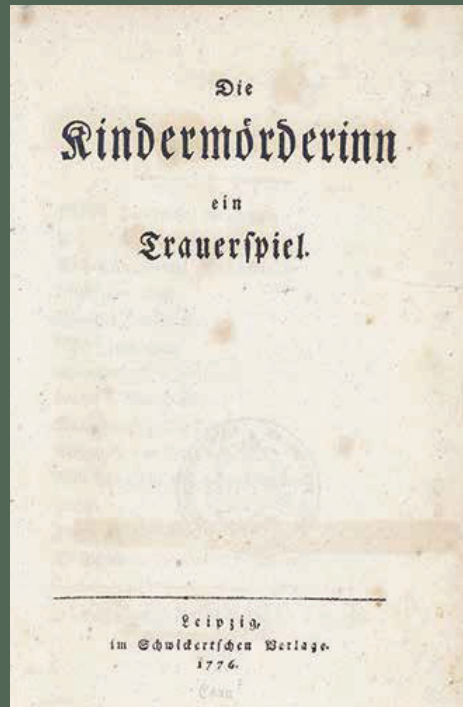
En ce sens (et pour revenir à Goethe), il n'y a rien d'étonnant si son séjour à Strasbourg a davantage témoigné de l'influence qu'il a pu exercer, y compris et surtout peut-être après son départ, que de celle qu'il a reçue. Il n'en demeure pas moins que sa période strasbourgeoise, les constellations qu'elle a dessinées et l'héritage des sociétés savantes qui en sont plus ou moins directement issues constituent un chapitre important de la vie littéraire à Strasbourg. Si globalement on y crée peu (littérairement parlant) au XVIII<sup>e</sup> siècle, on y est particulièrement à l'écoute de ce qui se fait de part et d'autre du Rhin, et la vie littéraire est aussi, au-delà de la création des œuvres, celle de leur réception.

- 1 — Johann Gottfried Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, trad. d'Edgar Quinet, Paris, Levrault, 1827.
- 2 — Voir Marie-Joseph Bopp, « La langue et la culture française [sic] à Colmar dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle : le groupe de Pfeffel », dans *Les Lettres en Alsace* (Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, t. 8), Strasbourg, Librairie Istra, 1962.
- 3 — Goethe a ainsi pu dire que la *Kindermörderin* était un plagiat de son premier Faust. De fait, le thème de l'infanticide est commun aux deux œuvres, et remonte sans doute aux conversations que les deux hommes ont pu avoir lors de leurs rencontres à Strasbourg, sans qu'on puisse dire aujourd'hui précisément à qui en revient la paternité. Goethe s'est en tout cas souvenu de la *Kindermörderin* dans *Clavigo*, et Schiller dans *Cabale et Amour* (*Kabale und Liebe*).
- 4 — Voir Henri Dubled, « L'activité littéraire en Alsace aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *Les Lettres en Alsace*, *op. cit.*
- 5 — Voir par exemple *ibid.* ; Werner Westphal, « La littérature alsacienne d'expression française jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Les Lettres en Alsace*, *op. cit.* ; *Visages de l'Alsace*, Paris, Éditions des horizons de France, 1947 ; Ludwig 1888 ; Leffitz 1931.
- 6 — L'allemand reste en effet au XVIII<sup>e</sup> siècle la langue maternelle de la très grande majorité de la population. Voir par exemple Henri Dubled, *op. cit.*
- 7 — Cité par Albert Fuchs dans « Goethe et l'Alsace », dans *Goethe et l'Alsace / actes du colloque de Strasbourg (mai 1970)*, *Revue d'Allemagne*, t. 3, n<sup>o</sup> 1, janvier-mars 1971, p. 125.
- 8 — Cité par Claus 1977, p. 62.
- 9 — Voir Ludwig 1888.
- 10 — « En 1770, Baron d'Autigny tente de fonder une "Société des sciences et des lettres" sur le modèle des Académies royales de Caen, Bordeaux, Lyon et Montpellier. Mais la peur de porter tort à l'Université entrave ce projet », Henri Dubled, *op. cit.*, p. 212. Voir aussi Jules Keller, « Les sociétés culturelles à Strasbourg vers 1770 », dans *Goethe et l'Alsace / actes du colloque de Strasbourg...*, *op. cit.* ; Georges Livet, « Les sociétés littéraires à Strasbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Les Lettres en Alsace*, *op. cit.* ; Claus 1977.
- 11 — Jules Keller, « Les sociétés culturelles à Strasbourg vers 1770 », *op. cit.* Keller rappelle en particulier que Stoeber parlera quant à lui de « Gelehrte Übungsgesellschaft », dénomination qu'on retrouve dans la plupart des études citées, sans qu'il ait donné d'informations sur l'origine de cette appellation.
- 12 — Voir Jules Keller, *op. cit.*
- 13 — Qu'on en juge : le 14 décembre 1775, Lenz lit devant la société sa pièce *Die beiden Alten* (Les deux vieillards) ; le 21, c'est Ramond de Carbonnières qui lit *Les Malheurs de l'amour*, pour récidiver le 22 août 1776 avec une œuvre imitée de Werther, *Le Duel*. Il lira encore, lors de la dernière séance de la société, les trois premiers actes du *Comte d'Eguisheim*. Le 18 juin 1776, on lit des extraits de l'article *Von einigen gewöhnlichen Fehlern der Strasburgischen Kinderzucht* (Sur quelques erreurs habituelles dans l'éducation des enfants strasbourgeois), où sont cités des extraits des *Soldats* de Lenz et de *L'Infanticide* de Wagner. Enfin, le même Wagner lit pour la première fois, le 18 juillet 1776, son *Infanticide*. On se souvient que Lenz commence vraisemblablement à rédiger *Les Soldats* (pièce inspirée à son auteur par un fait divers survenu lors de son premier séjour à Strasbourg) en 1775.
- 14 — Notons que le titre de l'article qui publia ces extraits a changé au fur et à mesure de la publication. Intitulé d'abord *Von einigen gewöhnlichen Fehlern der Strasburgischen Kinderzucht*, il devient au bout de trois livraisons *Fragmente zur Strasburgischen Kinderzucht* (Fragments sur l'éducation des enfants strasbourgeois).
- 15 — Ainsi le jugement plutôt négatif paru sur *Cabale et Amour* en juin 1784, ou encore, en juillet 1782, un avis mitigé sur *Werther*, dont le journal regrette les conséquences d'une lecture « naïve ».
- 16 — Voir Christophe Didier, « Almanachs, livres de poche et calendriers : la diffusion de la culture littéraire dans l'Allemagne des Lumières et du romantisme », dans Ute Oelmann et Aude Therstappen (dir.), *Friedrich Hölderlin, présences du poète*, Strasbourg, Bnu / Paris, Somogy, 2010.
- 17 — Pour tous ces chiffres, voir Ludwig 1888, p. 143-144. Voir aussi Claus 1977, lequel note d'ailleurs que le recul du nombre de librairies pendant la période est bien plutôt dû à un phénomène de concentration d'entreprises qu'à une baisse d'activité.
- 18 — Claus 1977 a bien montré toutefois la différence entre les ouvrages proposés par la librairie, correspondant à la demande réelle du public local et où les mouvements littéraires contemporains sont à peu près absents, et ce que recensent les *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten*, où Goethe, Schiller et consorts sont fréquemment discutés.
- 19 — C'était aussi un des buts que poursuivait le *Bürgerfreund*, et l'élargissement du public est pareillement revendiqué par le *Magazin für Frauenzimmer*. Voir le plaidoyer énoncé dans un tract annonçant une parution du *Bürgerfreund*, cité par Claus 1977, p. 169.
- 20 — Il faudrait y ajouter, bien sûr, Ludwig Heinrich von Nicolay (1737-1820) et Henriette Louise Waldner de Freundstein, baronne d'Oberkirch (1754-1803), lesquels n'infirmèrent d'ailleurs pas notre thèse : Nicolay a fait presque toute sa carrière en Russie, et les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch n'ont été publiés que bien après sa mort (en 1853). Celle-ci a du reste croisé Goethe, et surtout Lenz, lors de leurs séjours strasbourgeois respectifs.
- 21 — Il publie en 1777 la pièce qu'il a lue lors de la séance de la Deutsche Gesellschaft évoquée en note 13. Sous le titre *Les Dernières Aventures du jeune d'Olban, fragment des Amours alsaciennes*, c'est en fait une réécriture de *Werther* : le héros, Sinval, se tue lui aussi d'un coup de pistolet. Une seconde pièce publiée en 1780 et inspirée par les travaux de Schoepflin, *La Guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident*, annonce les drames historiques qui feront les beaux jours du romantisme.
- 22 — Information donnée par Werner Westphal, « La littérature alsacienne d'expression française jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 244.
- 23 — *Robert, chef de brigands* (1792), qui fut jouée trois fois à Strasbourg pendant la Révolution, du 10 mars 1791 à la fin de l'année au théâtre du Marais et fut une pièce très représentée en France pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et *Le Tribunal redoutable, ou la suite de Robert, chef de brigands* (1793).
- 24 — Voir les différents articles des *Lettres en Alsace* déjà cités ; *Visages de l'Alsace*, *op. cit.* ; Ludwig 1888.

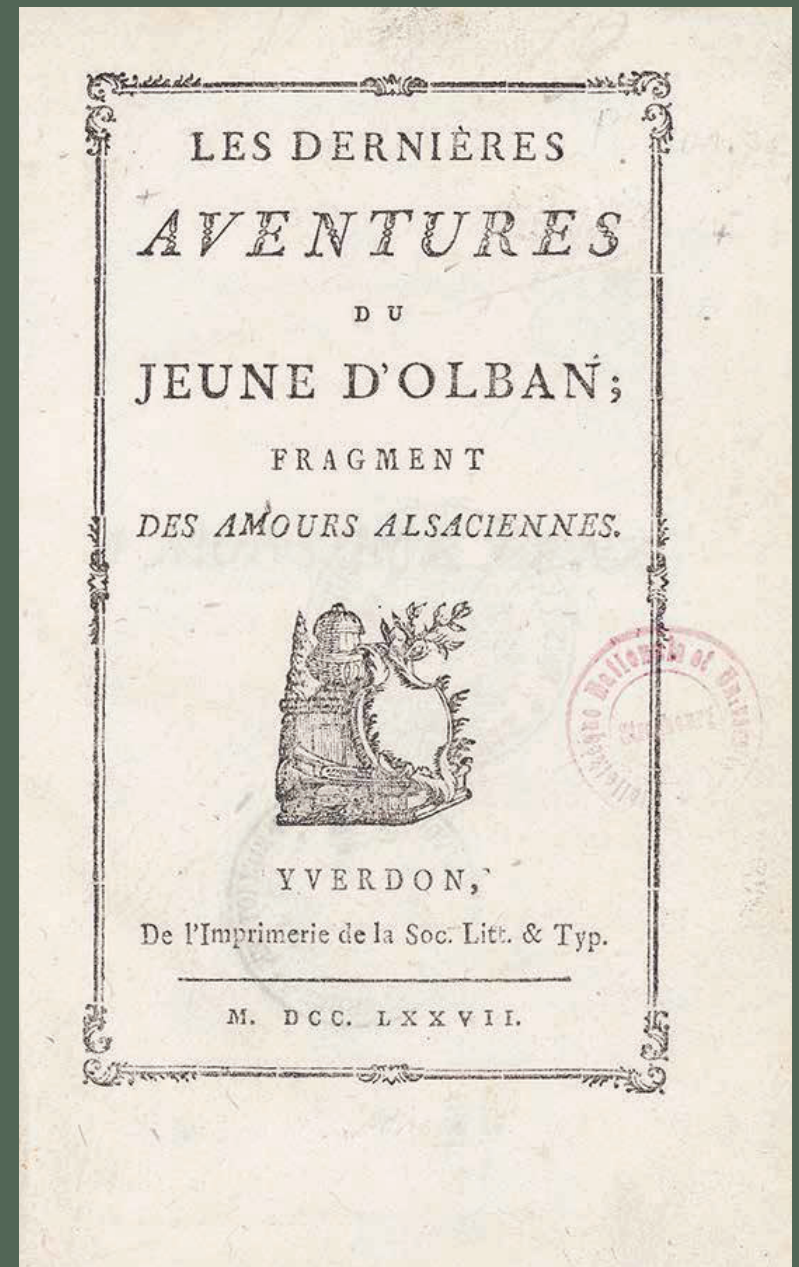




1



2



3

Fig. 1 Les *Kurze Abhandlungen* de Jean-Daniel Salzmann, recueil de textes publiés en 1776 par l'entremise de Goethe. Salzmann précise dans son avant-propos que ces «esquisses» étaient au départ destinées non au grand public, mais à «une société de jeunes amis»

Livre – Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire

Fig. 2 Édition originale de la *Kindermörderin* de Heinrich Leopold Wagner, 1776

Livre – Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire

Fig. 3 Page de titre de la pièce de Ramond de Carbonnières, fortement influencée par le *Werther* de Goethe et dédiée «À monsieur Lenz», 1777

Livre – Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire

Strasburgische  
Gelehrte und Kunst  
Nachrichten.

LVIIItes Stück. Den 17. Julius 1782.

Paris.

Hier ist im vorigen Jahr auf 112 Seiten in 8. gedruckt erschienen: Les Infortunes du jeune Chevalier de la Lande, mort à Lausanne le 1 Fevrier 1778. (Kosiet bey C. A. Serini zu Basel 24 sols.)

Schon bey dem Titel dieses Werkchens (welches nach aller Wahrscheinlichkeit zu Lausanne selbst heraus gekommen) werden jedem Leser Werthers Leiden beyfallen. Der Vorbericht ist in beyden ungefehr derselbe; so auch der Hauptton der Briefe; (auch wird von Werthern, Lenz, Lavater darin gesprochen) aber die Behandlungsart ist freylich sehr verschieden. Werthers Leiden, — dürfen wir es sagen? Warum nicht? alles kommt auf den wahren Gesichtspunct an; und wir erinnern uns, dies Urtheil aus dem Munde des vortreflichen Verfassers selbst gehört zu haben. — Werthers Leiden also, ein sehr schlechtes Buch, wenn man es als ein System von Sittenlehre, und seinen Helden als ein Muster der Tugend betrachten wollte, hat durch die Zeichnung der Hauptcharaktere, durch die meisterhafte Entwicklung, durch seine tiefen Blicke in den Gang der Leidenschaften, und in die geheimsten Falten des menschlichen Herzens, einen nicht zu verkennenden

§ II

Der  
Bürgerfreund.

XXXVII. Stück.

Freytags den 13ten Herbstmonat 1776.

Fragmente  
zur Strasburgischen Kinderzucht.

Erst kürzlich ist aus der Presse gekommen: Die Soldaten, eine Komödie, in fünf Akten, von welcher wir unsern Lesern einen Auszug mittheilen wollen.

Herr Wesener, ein Galanteriehändler, hat eine schöne Tochter, Marie, die an Hr. Stolz, Tuchhändler, versprochen ist. Es war eine gute und schickliche Partie; Stolz, ein braver rechtschaffener Bürger, liebte Marien, und sie liebte ihn wieder.

Zum Unglück für das arme Mädchen, gab das Gewerbe ihres Vaters dem Herrn Desportes, einem Officier, Gelegenheit in das Haus zu kommen, und ihre Bekanntschaft zu machen. Er trifft sie über dem Schreiben an.

D o

Fig. 4 Recension d'un ouvrage inspiré par *Werther*, et jugement (mitigé) sur l'œuvre de Goethe, dans les *Strasburgische Gelehrte und Kunstnachrichten* du 17 juillet 1782  
Livre - Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire

Fig. 5 Première publication d'un extrait des *Soldats* de Lenz dans le magazine *Der Bürgerfreund*, septembre 1776  
Livre - Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire



Magazin  
für  
Frauenzimmer  
auf  
1785.

Erster Band.  
Januar, Februar, März.

Erstes Stük.



Nehl, im Druck und Verlag  
der gelehrten Zeitungs-Expedition  
und in Commission  
zu Basel bei C. A. Serini, Buchhändler.

Am  
1785